

# Œuvres sociales des sociétés sidérurgiques

## l'exemple de la Maison De Wendel à Jœuf

### - Première partie -<sup>1</sup>

#### Les sources des œuvres sociales : générosité patronale et intérêt économique

Dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, inspirés par la doctrine du “*Catholicisme social*” de Frédéric Le Play, mais aussi guidés par le pragmatisme et la logique économique, les industriels sidérurgistes lorrains mettent en place diverses structures destinées à leur personnel. Communément présentée sous le vocable de “*paternalisme*” (certains historiens préfèrent employer l'expression patronage, en raison de connotations péjoratives dont le mot s'est peu à peu chargé), cette politique a pour but de répondre au problème social inhérent au développement des mines et usines : le problème de la main-d'œuvre.

En effet, dès que le nombre d'ouvriers atteint un certain seuil, pour les maîtres de forges il devient nécessaire de retenir, de former cette main-d'œuvre, de l'assimiler lorsqu'il s'agit d'éléments étrangers et, si possible, de la renouveler sur place. Ce problème s'avère d'autant plus aigu que le processus de développement est “*brutal*”, comme à Stiring en 1854/1857 ou dans les bassins de Briey et Longwy entre 1881 à 1914.



Au second plan de ce cliché réalisé vers 1902, derrière l'alignement de maisons de la rue de Franchepré, la cité de Génibois édifée à partir de 1883, afin de loger les ouvriers employés aux Forges de Wendel

Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, concernant l'ouvrier et sa famille, touchant à la fois les domaines du logement, de l'éducation et de la culture, la santé et la prévention, le bien-être matériel et moral, mais également les loisirs, **les réalisations sociales s'accroissent et se diversifient en Lorraine du fer**. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, bien qu'en partie “*rattrapées*” par l'action des législateurs au moment du Front populaire, **les pratiques paternalismes paraissent avoir atteint un degré de perfectionnement exceptionnel**.



Photo prise en 1923 du bâtiment de la Consultation des Nourrissons (la Pouponnière) achevé en 1913, inauguré et béni le 28 décembre 1919.

(1) Une version plus courte de cet inédit est paru dans un ouvrage collectif intitulé “*Sidérurgie Lorraine-nos plus belles années*” (pages 129 à 137), édité par les éditions Serpenoise et paru au 4<sup>e</sup> trimestre 2012. Le texte est assez largement complété et étoffé par de nombreuses photos supplémentaires qui ne pouvaient entrer dans la pagination réservée par l'éditeur en 2012.

Pendant les “*Trente Glorieuses*”, cette organisation complexe et diversifiée constitue **un héritage précieux – et parfois embarrassant-**, légué aux dirigeants des entreprises sidérurgiques, entreprises qui par ailleurs se trouvent engagées, dès le milieu des années cinquante, dans des restructurations et des fusions successives.

Notre sujet n’est pas d’analyser la nature et les motivations du paternalisme et de trancher entre les deux interprétations traditionnelles que l’on oppose de façon systématique et radicale : la thèse de l’obligation morale et du devoir social du patron de veiller au bien-être de sa famille “*élargie*” contre celle de pratiques patronales uniquement “*intéressées*”, guidées par la seule nécessité matérielle de disposer de la force de travail indispensable à la production... Comme Jean-Marie Moine (“*Les barons du fer- Les maîtres de forges en Lorraine*”),

nous pensons qu’“*élans humanistes*” et “*logique de fonctionnement capitaliste*” ne sont pas exclusifs l’un de l’autre ! En fait, “*désintéressement et calcul, émulation et improvisation se sont mêlés de façon complexe*”, conclut à juste titre cet historien.

Au sein du patronat sidérurgique lorrain, s’inscrivant dans une durée de plus de deux siècles et forts d’une considérable antériorité, les Wendel mettent en place le réseau d’institutions les plus étendues et demeurent pour l’Histoire l’archétype de ce paternalisme. Admirées et copiées par leurs collègues maîtres de forges et responsables d’usines, les œuvres sociales créées à Hayange, Jœuf, Moyeuvre et Jamailles, marquent aujourd’hui encore les paysages urbains, les mémoires collectives et les mentalités. C’est pourquoi, à titre d’exemple, nous proposons **un état des lieux des œuvres sociales de la Maison De Wendel en 1940.**



Consultation des Nourrissons de Jœuf en 1937. À gauche, la salle d’attente des mamans avec leurs bébés ; à droite, la salle de pesée. Avec son ticket de pesage la mère passe ensuite avec son enfant dans la salle de consultation où elles sont reçues par le docteur Aweng, médecin de l’Hôpital des Forges.

## **Les œuvres sociales chez les Wendel, l’aboutissement d’une longue expérience**

Parallèlement à l’essor de ses activités sidérurgiques, il est traditionnel pour la Maison De Wendel de faire régulièrement un bilan sur les réalisations sociales culturelles et éducatives qu’elle a mises en œuvre depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour les maîtres de forges, ce n’est pas la moindre des satisfactions, en ce domaine de constater l’avance de la Maison sur la législation sociale de la III<sup>e</sup> République. Au cours des années vingt, divers rapports dactylographiés font le point sur le sujet. Mais bientôt ces productions, plutôt destinées à un usage interne, cèdent la place à des brochures imprimées, plus synthétiques et illustrées de quelques photographies. Ainsi, deux livrets publiés en 1929 et 1933 sous l’impulsion de Maurice de Wendel attestent d’une réelle visée de communication externe.

De manière plus ambitieuse et en rapport avec le contexte sociopolitique, en 1937, MM. de Wendel sollicitent le juriste **Gérard Walter** pour entreprendre une étude très détaillée des œuvres sociales de deux sociétés appartenant à la Famille. Ils font également appel au photographe Pier-Lac (Pierre Lacoutre) qui réalise plusieurs milliers de clichés devant constituer la base d'une illustration pertinente à l'étude de G. Walter. Achevé en juin 1939, ce travail devait déboucher sur la publication d'un ouvrage illustré. Celui-ci ne verra jamais le jour à

cause de la guerre. En fait sept exemplaires dactylographiés (5 reliés et 2 non reliés) sont réalisés et conservés par des membres de la Gérance. Le tapuscrit communiqué au directeur de la Société est aujourd'hui conservé à l'Espace Archives SODISID et permet de présenter un panorama complet des œuvres sociales, qui, bien que fortement contrariées et altérées par la seconde annexion de la Moselle et par l'occupation de la cité wendélienne de Jœuf, pourront reprendre dans leur intégralité au début des années cinquante.

## Les quatre domaines de l'action sociale de la Maison

Par souci de cohérence, l'étude de G. Walter regroupe les œuvres sociales, nombreuses et variées, en quatre catégories, "*suivant les stades successifs auxquels elles profitent à l'ouvrier et à sa famille*".

**Le premier groupe réunit l'ensemble des œuvres consacrées à l'enfance et à la jeunesse, puis à la formation professionnelle et sociale du jeune ouvrier et de sa jeune compagne.** L'auteur ne manque pas de rappeler que les cités ouvrières regroupent une population très stable parmi laquelle la natalité est particulièrement élevée. Pour **la première enfance**, les actions visent à soulager les charges matérielles et les soucis pesant sur le foyer à la venue de chaque enfant. Sont notamment évoqués les consultations prénatales hebdomadaires gratuites, les soins donnés à domicile aux femmes en couches par des sages-femmes diplômées. La consultation des nourrissons, avec pesées régulières, l'éducation des mères et l'œuvre des "*gouttes de lait*" complètent ce dispositif concernant la prime enfance.



La file d'attente des mamans pour recevoir les commentaires du D<sup>r</sup> André Aweng, grand spécialiste de la lutte contre la mortalité infantile dans les cités ouvrières et initiateur de la création de la Pouponnière avant la Grande Guerre.

"Après la consultation" (légende prévue par G. Walter pour ce cliché figurant en illustration de la page 72 de son étude).

Ci-dessous le nettoyage des biberons (légende prévue par G. Walter pour ce cliché figurant en illustration de la page 72 de son étude).



Dans le **domaine scolaire**, la Maison a fait construire et entretient des écoles vastes et bien aménagées disposant du concours d'un personnel enseignant public ou privé selon les localités. À Jœuf où l'enseignement a toujours été régi par les lois françaises, les "écoles libres" ont pris un développement considérable avec l'extension du programme scolaire jusqu'au Brevet supérieur pour les jeunes filles. Depuis quelques années, la Maison a institué une inspection médicale dans ses écoles, service étendu aux écoles communales de la cité. (2)



Deux écoles De Wendel de Jœuf en 1937. À gauche, l'école des garçons de Génibois datant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, vue depuis la place de l'église Notre-Dame de Franchepré. À droite, l'école des filles de Ravenne ouverte en 1931, photographiée depuis une fenêtre située au premier étage à l'arrière de la salle François de Curel.



Deux clichés très vivant réalisés dans le parc de Curel et la cour de l'école de Ravenne, avec notamment un joli gros plan sur le bac à sable, lieu privilégié de la socialisation des élèves des classes maternelles.

(2) En introduction de ce chapitre, G. Walter précise que " *la Maison a toujours porté un intérêt tout particulier à l'instruction des enfants de son personnel. Longtemps elle l'a prise en charge. Progressivement, l'organisation légale de l'enseignement public a substitué celui-ci à l'initiative patronale. Néanmoins, en raison de l'intérêt porté par la Maison de Wendel à la population, en raison aussi des multiples liens nés de sa collaboration avec les communes où se trouvent ses Usines, existent une quantité d'arrangements de faits et une multiplicité d'organisations complémentaires, qui varient d'une localité à l'autre*".

“(…) A Jœuf, les écoles privées, entièrement entretenues par la Maison, comprennent **trois écoles enfantines** et reçoivent près de 500 enfants, répartis en 70 classes”. (3)



Quelques activités classiques des bambins de l'école enfantine de Ravenne : la sieste postprandiale et le jeu...



... l'apprentissage de l'écriture et de la propreté.

En ce qui concerne **les écoles primaires**, seule ville wendélienne située en France, Jœuf constitue un exemple particulièrement intéressant.

*“(…) À Jœuf, où l'enseignement a toujours été régi par les lois françaises, l'évolution a été différente ! Lors de l'expulsion des congrégations, les écoles libres de la Maison de Wendel sont demeurées fermées à peu près un an, après quoi Messieurs de Wendel ont réorganisé l'enseignement libre, malgré les difficultés qu'entraînaient pour eux les restrictions apportées par des lois nouvelles au choix des enseignants.*

*La population de Jœuf n'ayant cessé de croître, les*

*écoles libres de la Maison de Wendel ont pris à Jœuf un développement remarquable, avec l'extension du programme scolaire jusqu'au **brevet supérieur**, en ce qui concerne les **jeunes filles**. Le Groupe scolaire de Génibois abrite 14 classes de garçons et 13 classes de filles. Celui de Jœuf compte 4 classes de garçons et 3 classes de filles. En fait, la Maison assure à ses frais à Jœuf l'enseignement de plus de 1600 enfants; chiffre auquel il y a lieu d'ajouter celui des enfants des écoles maternelles et des cours complémentaires(…) Un cours spécial des écoles libres prépare les jeunes filles au brevet élémentaire et au brevet supérieur”. (4)*



Deux vues d'une leçon d'éducation physique dans la cour annexe de l'école des filles de Génibois.

Ronde des plus jeunes fillettes de Génibois, exécutée dans la même cour réservée aux récréations des petites classes et des enfants de la maternelle.



Très joli gros plan d'une classe de grandes élèves, très studieuses.

(4) Extrait de l'étude de G. Walter (op. cit.). En 1938, les écoles privées de la Maison accueillent près de 2300 enfants de 3 à 13 ans, soit les 3/4 de la population scolaire jovicienne (d'après listes de classes, archives communales).



Pendant une leçon de calcul dans une classe où l'on semble encore utiliser l'ardoise. À droite, gros plan sur la demoiselle qui effectue les opérations relatives à un problème dont l'énoncé est inscrit au tableau. La date "Juin 1938" est indiquée en haut à gauche.



Il est difficile d'apprécier l'activité de la classe présentée sur la photographie de gauche. Certaines élèves semblent faire de la couture, tandis qu'une carte de géographie trône au tableau à côté duquel se tient l'enseignante. À droite, intéressant cliché d'une leçon de sciences appliquées pour les élèves de la classe du Brevet supérieur de l'école des filles de Génibois.

L'inspection médicale des écoles représente véritablement un point fort et novateur de la politique scolaire des maîtres de forges joviciens.

*“La santé des enfants des centres industriels, les conditions de leur développement, comportent avec les risques accrus de contagion, beaucoup d'aléas. D'accord avec le personnel enseignant, la Maison a depuis plusieurs années institué l'inspection médicale. L'action de cette œuvre, d'abord limitée aux seuls enfants des écoles privées, a été étendue par la suite à l'ensemble des enfants des écoles communales.*

*Cette protection de la jeunesse scolaire, à laquelle Madame Maurice de Wendel s'est particulièrement intéressée, est dirigée avec le plus grand soin dans les importantes écoles de Génibois et de Jœuf par le Docteur Aweng, assisté par une infirmière diplômée de l'A.D.F.*

*Elle débute à l'entrée de l'enfant à l'école par un examen médical individuel complet de chaque enfant. Cette première visite donne lieu à l'établissement d'un carnet de santé, sur lequel seront portées toutes les indications concernant la santé de l'enfant jusqu'au moment où il quittera l'école.*

*Le médecin chargé de l'inspection est assisté d'une infirmière scolaire, installée dans un bureau aménagé à l'école des filles de Génibois. Cette infirmière classe et tient à jour les fiches de l'ensemble des enfants des écoles de Jœuf.*

*La visite des écoles est bimensuelle, mais en dehors de ces visites régulières, le personnel enseignant conduit à la visite, tout enfant présentant les moindres symptômes équivoques.*

*Le médecin inspecteur est chargé d'une façon générale de la surveillance des locaux scolaires et du mobilier. Il assure la prophylaxie des maladies contagieuses, pratique les vaccinations antidiphthériques et autres et, le cas échéant, il assure le placement des enfants chétifs dans des institutions d'hygiène sociale (...). (5)*

Infirmière participant à la visite médicale d'une classe de fillettes dans le local aménagé à l'école des filles de Génibois, avec pesée et passage sous la toise, avant l'examen par le docteur Aweng..



L'hygiène corporelle fait partie intégrante de cette “philosophie” médicale préventive. Aussi les écoles de Génibois sont dotées d'aménagements performants: chauffage central, bain-douches avec piscine et cabines individuelles, lavabos et W-C. répondant aux exigences les plus rigoureuses de l'hygiène moderne. Depuis 1933, les élèves prennent 900 douches par mois en moyenne, tant à l'école des filles qu'à l'école des garçons.



Pour les petites filles, apprentissage de l'hygiène corporelle dans la piscine de l'école de Génibois. Pour les plus grandes, douche dans une cabine individuelle.

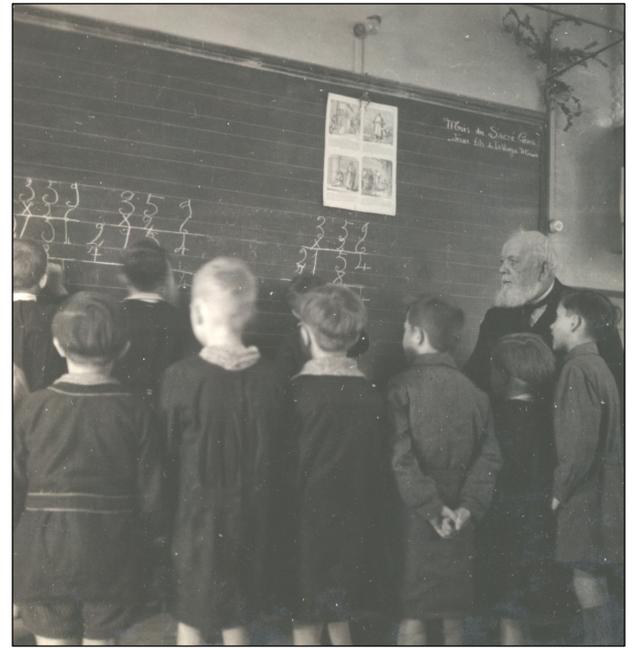
Le photographe travaillant pour G. Walter ne manque pas de traverser la place de l'église afin de réaliser un reportage du côté de l'école des garçons.



À gauche, cour de récréation et préau des petites classes, donnant sur la place de l'église (cliché réalisé depuis l'étage de l'école). À droite, cour de récréation des plus grands élèves donnant sur la place du cinéma de Génibois et sur la rue Saint-Albert ; elle est également pourvue d'un préau couvert dont on aperçoit l'extrémité sur la gauche du cliché.



En sortant de l'école (?), sur la route menant à l'hôpital, en contrebas des escaliers aménagés entre l'école des garçons et l'église. À droite, les élèves rangés devant la porte de leur classe dans l'un des longs couloirs qui desservent les salles de cours sur trois étages.



Juin 1938 : deux vues de la classe de M. Emmanuel Sponcet, doyen des maîtres marianistes en poste à l'école des garçons de Génibois. Les élèves font la queue pour exercer leurs compétences en matière de multiplication.



À gauche, leçon de Sciences-Physiques avec M. Héribert Mary. À droite, réunion des enseignants de l'école des garçons de Génibois. Au bout de la table, on reconnaît M. Roger Bréard, directeur et, placé à sa droite, M. Jean-Marie Jestin (futur directeur après la Seconde Guerre). Un autre cliché daté de juin 1938 montre l'autre partie de la salle de réunion où sont assis cinq autres maîtres.



L'école des garçons de Génibois possède également en ensemble douches-piscines, situé dans les sous-sols du bâtiment, comme les latrines et les toilettes. La faïence des sanitaires paraît assez robuste pour résister à plusieurs générations d'élèves



L'impressionnante chaufferie du bâtiment de l'école des garçons de Génibois.



À Jœuf, le scoutisme démarre officiellement à l'école de Génibois en 1934, sous l'égide de M. Jestin. Il est délicat de préciser le lieu précis du cliché réalisé par Pier-Lac quatre années plus tard : une pièce dans l'école ou bien le local situé rue St-Albert, juste en face du château d'eau implanté dans la cour de récréation des grands.

A suivre...